

Belaïd Ait-Ali. Quelques rappels historiques

Amar NABTI Karima NABTI
LAELA - UMMTO ENSV

Agzul

Deg uđris-a, newwi-d awal ƣef wayen ad ay-d-isfehmen ugar ƣef tikli i d-yuy Belaid At-Elı d wayen yura di lmendad n tegnit n umezruy. Ameslay-nney yeqqen ƣer tullya n lakulat di tallit-nni n Fřansa di tmurt n Leqbayel. Di tazwara, anekcum n warrac n wat tmurt ƣer lakul mačči d ayen iceyben lehkem n urumi. Di tesweet nni, i yezwaren d laman ad d-yers di tmurt ; lameř i d-ikkan si Fřansa yeqsed tullya n lakulat ara ineğren abrid i tuttya n tnařlit akken d-izwar yes-s Jules Ferry d Lavigerie. Lakulat n ddula n yirumyen akk d lakulat n yimrabden irumiyen llin di tmurt n Lezayyer. I wacu llin lakulat-a ? Anwa i iwehhan Belaid At-Elı i wakken ad d-yerr ddeh-is s ayen i ttidiren wat tmurt-is ? Ƴef yisteqsiyen-a ara d-nerr.

Abstract

We approach a shutter which will allow to understand better the trajectory and Bělaid At Ali's work by placing them in their historic context. In our intervention, it is exactly a question more of bringing to light the process of the implementation of the school institution (this ideological state apparatus or AIE) in particular in High Kabylia during the colonial period. If at first the schooling of the children "natives" was not a concern of the colonial administration because it was necessary to assure(insure) at first the safety in the region, he was decided from the metropolis to create schools which would allow to implement the policy of assimilation introduced by Jules Ferry on one side and by Lavigerie of other one. Secular schools and schools managed by congregations. Secular schools and schools managed by ecclesiastical congregations were created. What was the objective of these creations of schools? Who made sensitive Bělaid At-Ali to be interested in his cultural heritage?It is to these questioning that we shall try to bring some elements of answer.

Keywords: colonial school, policy of assimilation, objectives and contents of the education

Notre propos sera centré sur quelques rappels historiques pour mieux cerner la genèse de l'œuvre de ce pionnier de la prose kabyle. Notre texte s'articulera autour de deux facettes de l'enseignement durant les premières années de l'occupation de la Kabylie par l'armée coloniale. Nous nous intéresserons à la fois à l'école dite laïque initiée par Jules Ferry et à l'école ecclésiastique, en fournissant des éléments d'information sur quelques établissements scolaires à savoir :

- celui de Taddart Oufella, école fréquentée par la mère de Belaïd et celui de Azrou Kellal, école où était scolarisé le jeune Belaïd et où sa mère Dahbiya avait enseigné

- celui des ecclésiastiques de Ouaghzen dont les premiers appartenaient à l'ordre religieux de la compagnie de Jésus qui ont été par la suite remplacés par les Missionnaires d'Afrique appelés les Pères Blancs. C'est dans cette mission que le Père Jean Marie Dallet et le Père Degezelle avaient exercé.

Nos références bibliographiques sont assez fournies. En plus des archives de la Bibliothèque nationale de France (BNF) dont une partie est déposée à la Sorbonne par Alfred Rambaud l'un des initiateurs de la mise en place des écoles en Kabylie, y figurent aussi celles des Jésuites dont l'essentiel des ouvrages et manuscrits est disponible à Vanves. Mais les ouvrages auxquels nous référerons plus souvent sont ceux de Mohand Ibrahim (2011) et de Fadhma Ait Mansour Amrouche (1968).

De quelques généralités historiques

Le projet de création d'écoles en Kabylie répondait à une stratégie qui s'inscrivait en droite ligne du renforcement de la colonisation. Du reste, ses promoteurs l'ont exprimé explicitement :

« La première conquête de l'Algérie, disait par exemple A. Rambaud, a été accomplie par les armes et s'est terminée en 1871 par le désarmement de la Kabylie. La seconde conquête a consisté à faire accepter par les indigènes notre administration civile et notre justice. La troisième conquête se fera par l'école. » (RAMBAUD Alfred, 1891/1892).

En d'autres termes, trois étapes principales sont déterminées : les deux premières consistaient à « rapprocher les deux races dans des idées communes et dans des intérêts communs. » (RAMBAUD Alfred, 1891/1892). Pour ce faire, était mis en œuvre alors ce que L. Althusser appelle l'appareil répressif d'état (ARE) qui s'appuie sur les nombreux contingents de l'armée coloniale, les administrateurs, les tribunaux, les caïds, le garde-champêtre... La troisième étape est la plus importante puisque elle a pour finalité l'assimilation des populations indigènes par le moyen de l'appareil idéologique d'état (AIE) qu'est l'école. Du reste, cette idée était déjà soutenue par le Duc D'Aumale qui avait affirmé que :

« l'ouverture d'une école au milieu des indigènes vaut autant qu'un bataillon pour la pacification du pays. » (Charles Robert AGERON, 2005 : 319)

Pour mieux replacer ce projet de création d'écoles en Kabylie dans leur contexte historique, il est utile de rappeler brièvement les différentes expériences qui ont été tentées auparavant :

L'enseignement mutuel

L'enseignement mutuel fut proposé dès 1831 par Jonnard. La première école fut ouverte le 1er juin 1833. M. Barthélemy fut nommé directeur. L'objectif était de « rapprocher les deux races » (TURIN Y., 1971 : 44).

Les écoles maures-françaises

Les écoles maures-françaises furent introduites à partir de 1836. La première école de ce type fut ouverte par Mme Allix Luce qui eut l'idée d'offrir une prime mensuelle aux élèves qui fréquentaient son établissement. Elle leur assura même un repas par jour. L'expérience fut abandonnée car les effectifs des élèves scolarisés restaient insuffisants¹.

Les écoles arabes-françaises

Sur décision du ministère de la guerre, les écoles arabes-françaises furent créées par décret du 14 juillet 1850 dans une perspective d'assimilation. Elles étaient soutenues par les Bureaux arabes. Elles furent implantées dans les grandes villes : Alger, Oran, Bône, Constantine, Mostaganem. Malgré l'instauration de la gratuité de l'école, cette expérience fut un échec car l'arrêté du 11 mai 1865 qui prévoyait la prise en charge financière de l'entretien et du gardiennage par les communes de ces écoles réservées aux indigènes avait suscité des réticences chez les colons. C'est la raison pour laquelle on les remplaça par les « écoles mixtes » qui recevaient aussi bien les enfants européens que les enfants indigènes et qui avaient pour finalité « la fusion des races ». On créa alors en 1865 la première école normale qui devait se charger de la formation des enseignants et on décida de réserver 1/3 des places aux boursiers indigènes². En 1880, elles n'étaient plus que 13. Elles furent supprimées en 1883.

¹ Cette école ne recevait que 60 élèves.

² 20 bourses étaient réservées aux français et 10 aux musulmans.

Les écoles de Kabylie

Concernant plus particulièrement la Kabylie, la scolarisation des enfants indigènes ne semblait pas être une préoccupation de l'administration coloniale. Il fallait d'abord assurer la sécurité dans la région. La première initiative vint d'A. Hanoteau, officier du Génie, qui décida de la création d'une école des arts et métiers à Fort Napoléon en 1867. La direction de l'établissement fut confiée au capitaine du Génie Demarey. Les stagiaires que cette école recevait apprenaient les métiers du bois et du fer. Encadrés par des officiers, ils réalisaient des objets destinés au Génie (cantines, tombereaux, charrues, herses,...) L'école fut incendiée le 18 avril lors de l'insurrection de 1871 (RINN Louis, 1891). Au demeurant, d'autres écoles analogues furent ouvertes dans d'autres localités de la Kabylie. Elles étaient respectivement implantées à :

- Fort National pour l'école de maçonnerie qui fut néanmoins fermée pour mauvais résultats après dix ans de fonctionnement
- Ait Larbaa (Béni Yenni) au lieu dit El Djama Leqrar (école de ferronnerie)
- Tamazirt (école de menuiserie)
- Michelet (école de ferronnerie charpenterie)
- Akbou (école de maçonnerie)

L'école de Tamazirt ne fut ouverte qu'en 1875. Elle fonctionnait sous le modèle des écoles arabes-françaises.

Les quelques établissements dirigés par des pères jésuites, étaient implantés à Taguemount Azouz (douar des Ath Mahmoud), aux Ouadhias, aux Arrifs, toutes créées en 1873, à Bou-Nouh en 1877, à Ouaghzen (Ath Maguellet) en 1879, à Ighil Ali en 1879, à Djemaa Saharidj et Ait Larba (Béni Yenni) en 1873.

La politique de scolarisation des musulmans avait ses défenseurs mais aussi ses détracteurs. Cependant, lorsque les intérêts des uns et des autres convergeaient, une solution consensuelle était vite trouvée. Ce fut le cas lorsqu'on misa sur la Kabylie, région qu'on considérait comme la moins récalcitrante à l'assimilation. C'est ce qui fait dire à K. Direche que :

« La politique scolaire en Kabylie, était pensée et organisée à partir de la France métropolitaine par une équipe de républicains laïcistes convaincus (Jules Ferry mais surtout Ismaël Urbain et Alfred Rambaud), était également sous-tendue par le mythe kabyle et l'idéal assimilationniste. »
(Direche Karima, 2007).

Les écoles ministérielles

Après un demi-siècle de colonisation, la scolarisation en Kabylie, comme d'ailleurs dans d'autres régions d'Algérie, ne touchait qu'une infime partie des « indigènes ». Les rapports établis d'abord par M. Henri Le Bourgeois, à la suite de l'inspection qu'il a menée dans les trois départements, puis par M. Stanislas Lebourgeois après sa mission spéciale, reconnurent l'insuffisance d'un pareil enseignement et furent vraisemblablement à l'origine de la décision de Jules Ferry de créer huit écoles françaises en Grande-Kabylie (décret du 9 novembre 1881) dont le financement serait pris en charge par l'Etat *« pour neutraliser la grande résistance, voire l'hostilité, de l'administration coloniale et des colons »* (BEI, 1908). L'intérêt porté à cette région n'était pas sans arrière-pensée. Du reste, Jules Ferry l'exprima sans ambages dans la lettre du 11 novembre 1880 adressée au Gouverneur Général d'Alger. Pour lui :

« la Grande Kabylie est la mieux préparée à l'assimilation par le caractère, les mœurs et les coutumes de ses habitants. Vous avez pu en juger par vos relations avec les indigènes, constaté qu'il n'y a pas une contrée dans la colonie où nos instituteurs soient plus impatiemment attendus »

L'organisation et la formation des premiers instituteurs furent confiées à Eugène Scheer, un ancien élève de l'école normale de Bouzaréa. Il ouvrit à Fort National une section spéciale qui s'occupa de cette formation d'instituteurs à affecter dans ces nouvelles écoles. Sept instituteurs furent retenus : Mulin, Gilet, Cartier, Verdy (venus de France) Gorde, Michel et Alaux (recrutés sur place).

Le programme de la formation comprenait une initiation à la langue kabyle, à la pédagogie, aux mœurs et coutumes indigènes et à la médecine pratique. Des quatre métropolitains, seul Verdy resta en Algérie, encouragé et réconforté par la présence de son cousin qui était bibliothécaire à Fort National et son concitoyen, Camille Sabatier originaire comme lui de Franche Comté, qui était Administrateur du cercle de Fort National.

Les écoles des Pères Blancs

Selon P. Lanfry (Lanfry J., 1992 : 12) les Pères Blancs se sont installés à Ouaghzen en 1876 après Tagmount Azouz, les Ouadhias et les Arrifs (1873) mais bien avant Bou-Nouh (1877), Ighil Ali (1879), Djemaa Seharridj et Ait Larbaa (1883) (DIRECHE Karima, 2007).

Et Belaïd Ait-Ali dans l'affaire ?

La maman de Belaïd Ait-Ali est née présumée 1876 selon Ibrahim Mohand (Ibrahim Mohand, 2011). Elle aurait fréquentée l'école de Taddart Oufella appelée à l'époque Orphelinat de Taddart Oufella dirigée par Mme Malaval qui avait déjà exercé à l'école de Fort National avec son mari. Cette enfant prénommée Dahbiya était scolarisée dans cet établissement de 1886 à 1894. A cette époque une autre élève était inscrite dans cette même école. Il s'agit de Fadhma Ath Mansour Amrouche. Selon cette dernière, cette école fut fondée vers 1882 ou 1884. Selon Bahia Amellal ce fut en 1884. Dans son ouvrage *Histoire de ma vie*, publié la première fois aux éditions François Maspero en 1968, elle nous livre des données historiques d'une grande importance. Fadhma At Mansour y passa 10 ans dans cet établissement de 1886 à 1896.

Dahbiya fut nommée à l'école d'Azrou kollal. En fait l'établissement scolaire ce fut la tajmait du village selon Mohand Ibrahim, une mosquée selon Alfred Rambaud. Le directeur était M. Vinette. C'est dans cette école que fut inscrit Belaïd (année 1915) et il y resta cinq ans.

Fadhma Ath Mansour signale qu'une élève, fille de colon, avait obtenu son brevet et fut nommée institutrice et qu'une autre élève avait été appelée à faire la classe à Azrou Kollal en 1890-1891.

Les Pères Blancs de Ouaghzen

Les pères jésuites furent remplacés par les pères blancs avec l'avènement de Lavigerie (1867-1892). Ils s'installèrent dans les mêmes locaux et ouvrirent des écoles. Les sœurs blanches ne sont arrivées que bien plus tard. A Ouaghzen il y avait entre autres le Père J.M. Dallet, le père Lanfry, le père Genevois. Le père Lanfry relate la naissance du Fichier de Documentation Berbère (FDB) qui est un périodique mensuel dans la préface aux *Notes sur l'histoire des Kabylies* du père F. Dessommes (1992 :12). Il écrit :

« *Tout est à connaître et de la langue dans ses variantes parfois importantes, de tribu à tribu et des coutumes tout cela en milieu féminin aussi bien que masculin.* »

Le FDB fut tiré à 100 exemplaires, 250 pages par an et la livraison mensuelle ronéotypées était de format 20,5X15,5. Les informateurs sont signalés à chaque fois. Il deviendra bimensuel puis trimestriel à partir de 1955. La priorité est donnée à l'oral avec traduction.

C'est à partir de 1945 que le Père Degezelle, directeur de l'école de Ouaghzen, proposa à Belaïd d'écrire des contes. Celui-ci rédigea quatre cahiers. Lorsque J.M. Dallet avait entrepris la réalisation du dictionnaire du parler des At Manguellat, il affirma dans l'introduction qu'il s'était appuyé sur les écrits de Belaïd Ait-Ali (1982 : XVIII). C'est du reste ce que J. Lanfry confirme en termes plus élogieux :

« *je ne nommerai qu'un seul kabyle dont l'œuvre presque entièrement publiée par le FDB textes et traductions, se révélera un jour croyons-nous, à l'attention de ses compatriotes et des critiques littéraires. Je parle de Belaïd At Ali mort prématurément en 1950.* » (J. Lanfry 2001 :129)

Références bibliographiques

Achour Christiane, 1985 : *Abécédaires en devenir, idéologie coloniale en langue française en Algérie*, Alger, Entreprise nationale de presse.

Ageron Charles Robert, 2005 : *Les Algériens musulmans et la France 1871-1979*, Tome 1, Alger, Ed. Bouchène.

Amrouche Fadhma Ath Mansour, 1968 : *Histoire de ma vie*, Paris, Librairie François Maspero.

Chevariat François, 1889 : *Huit jours en Kabylie : à travers la Kabylie et les questions kabyles*, Paris, éd. Plon.

Dallet Jean Marie et Degezelle Jules-Louis, 1963 : *Les cahiers de Belaïd ou la Kabylie d'antan*, Algérie, FDB, Larbaa Nath Iraten.

Dallet Jean Marie, LANFRY Jacques, REESINK Pieter. Allain Madeleine, 1982 : *Dictionnaire kabyle-français, parler des At Manguellat*, Paris.

Direche, Karima, 2007 : « Les écoles catholiques dans la Kabylie du XIXe siècle », in *Cahiers de la Méditerranée* n°75.

Genevois Henri, 1962 : *Un village kabyle : Tawrirt n at Manguellet*, FDB de 1962, Fort National.

Ibrahim Mohand, 2011 : *Belaïd Ait Ali, errance et génie littéraire*, Boudouaou, Dar el Khettab.

Lacheraf Mostapha, 1978 : *L'Algérie, nation et société*, Alger, SNED.

Lanfry Jacques, 2001 : « Le Père Dallet », in *Hommes et femmes de Kabylie*, S/D de Chaker Salem, éditions Ina-yas, Edisud.

Lanfry Jacques, 1992 : « Préface » de *Notes sur l'histoire des Kabylies* de François Dessommes, édition Tira p. 12, 1^{ère} édition FDB Larbaa Nath Iraten 1964.

Oould Braham Ouahmi, 1996, *Emile Masqueray en Kabylie* (printemps 1873 et 1874), *Études et Documents Berbères* N° 14.

Rimbaud Alfred, 1891 : « L'enseignement primaire chez les indigènes musulmans d'Algérie, notamment dans la Grande Kabylie », *Revue pédagogique* n°11 du 15 novembre 1891.

Rinn Louis, 1891 : *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie*, Alger, librairie Adolphe Jourdan.

Turin Yves, 1971 : *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale : écoles, médecines, religion, 1830-1880*, in *Revue française de sociologie*, Vol. 13, N°1, p.129-133.